Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANCAIS

2440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 23 Novembre

Le Vieux Foyer

Prix { Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c. / Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

J. G. YON

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

Le PLUS GRAND CHOIX de MUSIQUE au CANADA

1732 STE-CATHERINE

Tel. Bell, Est 1710

MONTREAL

Un assortiment considérable de musique en feuilles et en recueils, *ainsi qu'un* assortiment complet de l'édition de SCHIRMERS, PETERS et LETOLFF.

Musique pour Piano, Orgue, Violon, Violoncelle, Guitare, Mandoline, Banjo, Cornet, Flûte, Clarinette, Fanfare et Orchestre. Musique religieuse, etc.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

FEU MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage, Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO. PAR LA POSTE. AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 15 | SAMEDI, 21 NOVEMBRE 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

Habitude des Caresses

Mères, vous aimez trop ces pauvres petits hommes
Qu'en souriant vous apaisez :
A ces fils qui seront faibles comme nous sommes,
Ne prodiguez pas vos baisers :

Car sur votre âme ainsi vous moulez trop leur âme;
Ils pourront un jour en souffrir ;
Ils vous devront un cœur semblable aux cœurs de femme,
Prompt à saigner, lent à guérir.

Vous leur faites un nid si chaud de vos caresses,
Toujours vous oubliant pour eux,
Que le cher souvenir des anciennes tendresses,
Les rendra plus tard malheureux.

S'ils sentent, chaque soir, sur leur bouche ingénue
Votre souffle calme frémir,
Sans le parfum aimé d'une haleine connue
Ils ne pourront plus s'endormir.

Mères, vous les pressez avec inquiétude
En les berçant sur vos genoux ;
Ils se rappelleront cette douce habitude
Quand ils ne seront plus à vous.

AUGUSTE DORCHAIN.

Bribe d'Histoire

LE drame de Rostand, L'Aiglon, qui, pour me servir d'une expression stéréotypée mais juste, au moins cette fois, a fait courir toute la ville, le drame de Rostand, dis-je, que les jeunes filles ont pu aller entendre, ce qu'en général, les pièces jouées aux Nouveautés ne leur permettent pas souvent, a réveillé le sentiment publiquement sympathique envers ce héros malheureux que fut le fils du grand Napoléon.

Et, à son sujet, les curieux interrogent de plus près l'histoire et lui demandent jusqu'aux détails méticuleux pouvant aider l'imagination à reconstituer sa vie. Sa courte et triste vie ! Et pourtant la mort lui fut clémente, car, elle a donné la meilleure solution au triste problème d'une existence malheureuse et mouvementée.

Qui eut pu prévoir ce sombre dénouement à l'instant où la sonnerie des cloches, le bruit des canons mêlaient leur musique imposante aux accords des *Te Deum* saluant sa naissance !

Jamais prince ne fut plus choyé, plus aimé, jamais enfant ne mérita mieux de l'être. Beau comme un amour, bon, charmant et intelligent, il semblait que des fées eussent présidé à sa naissance et l'eûssent, chacune, doné d'un don de choix. Le malheur qui n'avait pas été convié, s'en vengea. Et si les qualités lui restèrent, elles ne servirent qu'à le rendre plus à plaindre encore.

Un des évènements de son enfance que j'aimerais à relater ici, parce qu'il est peu connu, c'est l'entrevue du fils de Marie-Louise avec Joséphine.

Depuis longtemps, l'ex-impératrice sollicitait de Napoléon la faveur de cette visite ; celui-ci la refusait toujours, craignant, d'abord, de la part de Joséphine, une de ces explosions de cris et de larmes qu'il connaissait si bien, et redoutant ensuite, que l'imagination de l'enfant vivement frappée dans cette rencontre, en répéta l'impression devant Marie-Louise.

Mais Joséphine avait trop chèrement payé le bonheur de donner un héritier au trône de l'Empire français pour ne pas recevoir tous les dédommagements possibles de son sacrifice. Napoléon enfin accéda à son vœu, et, elle promit, en retour, d'être discrète et calme tout le temps que durerait la visite du petit roi de Rome.

L'entrevue eut lieu à Bagatelle, Napoléon redoutant même qu'on vint à prononcer devant l'enfant, le nom de Malmaison.

En entendant arriver la voiture qui lui amenait le père et le fils, Joséphine, suffoquée par l'émotion, faillit s'éva-

noir. Elle demeura si tremblante qu'elle ne put quitter son fauteuil pour se porter au-devant de ses hôtes.

—Allez embrasser cette *dame*, dit Napoléon à l'enfant, qui comptait alors trois ans.

Très gentiment et avec beaucoup de tendresse, le petit prince alla nouer ses deux bras autour du cou de Joséphine qui le serra sur son cœur dans une longue et muette étreinte.

Debout, les bras croisés sur la poitrine, l'empereur, retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, regardait ce tableau touchant.

Joséphine portait une longue chaîne d'or, à laquelle, selon la mode de l'époque, étaient suspendues un grand nombre de breloques. L'enfant se mit à jouer avec ces bijoux et Joséphine, afin qu'il put les manier plus à son aise, détacha la chaîne pour la lui donner.

—Vous êtes bien bonne, remercia le petit prince, charmé de tant de complaisance, et je veux que vous veniez avec nous à Paris

On peut aisément se figurer l'attendrissement profond de la pauvre femme mais l'empereur, redoutant une scène, vint s'emparer de son fils en lui disant :

—Il se fait tard, Sire. Embrassez la bonne dame, car, il faut partir.

Le petit roi de Rome embrassa "la bonne dame" avec tant de grâce et d'affection qu'elle ne put retenir ses larmes davantage.

—Venez avec moi, dit l'enfant. C'est très beau chez nous et vous ne pleurerez plus.

—Cela ne se peut, soupira tristement Joséphine.

—Et pourquoi ? fit l'enfant, relevant d'un geste de défi sa petite tête blonde, si l'empereur et moi le voulons !

Napoléon se hâta d'abréger cette conversation en emmenant l'enfant, qui, à la porte du salon, se retourna encore pour envoyer du bout de ses doigts roses un baiser gracieux à la pauvre abandonnée.

Ce fut la première et unique rencontre de Joséphine et du roi de Rome.

FRANÇOISE

Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison.

MME DE FONTAINES.

MEDECINS ET MALADES

J'ai eu l'avantage, au pays d'où je viens, de familièrement connaître divers membres du corps médical. Une étroite amitié me lie encore à deux d'entr'eux, devenus illustres, et continuant à me tendre fréquemment la main par dessus l'océan qui momentanément nous sépare. J'ai pu ainsi, au cours d'une période de vingt ans, apprécier les mérites, j'allais dire les vertus, de quiconque se considère comme réellement voué à la pratique de l'art de guérir. Des observations très suivies m'ont dicté ces conclusions:

Le médecin, *digne de ce nom*, doit être un puits de science et augmenter sans cesse son savoir en s'appliquant aux études les plus variées.

Du jour où il entre dans la carrière, l'abnégation de lui-même et des siens devient son *credo* ; il ne s'appartient plus.

Les dangers et les périls, nullement imaginaires, auxquels il se verra constamment exposé, ne lui serviront jamais d'excuse pour refuser son concours ; on le taxera de couardise si, simplement, il paraît hésiter.

Le travail le plus ardu, souvent rebutant, sans trève aucune, la nuit comme le jour, sera sa loi, le repos lui étant interdit tant que se manifestent les appels.

Il recevra cinq fois sur dix la récompense matérielle de ses peines, et n'évitera pas toujours l'ingratitude.

Sa main restera journellement ouverte au profit des besogneux ; les pauvres compteront sur sa bienfaisance et sa générosité, sans regarder à la modicité de ses ressources.

Et, quand cassé par l'âge et les fatigues, la lutte deviendra impossible, il aura à peine conquis une modeste aisance, l'obligeant à vivre dans l'isolement et à s'imposer plus d'une privation.

Devant une perspective aussi peu séduisante, les rangs ne s'éclaircissent pas pourtant, et le nombre des courageux qui se consacrent au soulagement des infirmités humaines, va au contraire grandissant. Leurs efforts pour distancer leurs devanciers, leurs tentatives pour perfectionner les procédés connus, pour arracher à la nature des secrets jusqu'ici jugés inviolables, ne subissent ni arrêt, ni entrave, et leurs résultats tiendront bientôt du prodige, couronnés de réussites atteignant le merveilleux.

Tous les centres civilisés possèdent une corporation de médecins irréprochables au point de vue du dévouement et des capacités. Les quelques empiriques et les rares charlatans essayant de s'introduire dans ce milieu recommandable, ne parviennent pas à égarer l'opinion, à affaiblir l'estime concédée aux vrais élus. La grande ville de Montréal et ses alentours peuvent se dire, à cet égard, aussi bien partagés que les cités populeuses des deux mondes. Les praticiens éclairés, experts, empressés, consciencieux, charitables et bons, n'y font point défaut, et la considération qui les entoure est un sûr garant de leur valeur, de leurs qualités.

Je voudrais m'en tenir à ces déclarations, formulées en toute sincérité, avec une profonde conviction, et ne rien ajouter qui pût en amoindrir la portée. Pourtant, l'intérêt du public souffrant me semblant en cause, je me risque à modestement exprimer mon sentiment sur un usage très généralement suivi en ces contrées par ceux qui donnent leurs soins aux malades, et que je me permets de trouver radicalement opposé au but à atteindre. Je veux parler de l'habitude, adoptée par les médecins de la localité, de formuler leur diagnostic en présence des intéressés eux-mêmes, sans déguisement, sans ombre d'atténuation.

C'est bien connu ici : au chevet des clients comme dans le cabinet, l'homme de l'art ignore les détours. Fort nettement, sans ambages, il divulgue la situation, telle qu'il la constate après examen, se préoccupant médiocrement de l'effet produit par la vérité trop crûe sur celui qui l'écoute. Peu im-

porte que la sentence détruise toute espérance, et soit capable de foudroyer le malheureux qu'elle concerne ; elle n'en sera pas moins rendue, claire et précise, en termes levant tous les doutes. La jeune fille, arrivant à ses vingt ans, saura qu'elle est poitrinaire à un degré incurable. Ce grand garçon, se plaignant d'une maigreur par trop accusée, sera diabétique ; cet autre aura le cancer de l'estomac ou une grave fluxion de poitrine ; un troisième n'échappera pas à la typhoïde ou au tétanos. Le ramollissement du cerveau, les affections du cœur, de la moëlle épinière, les anthrax, le charbon, la gravelle se distribueront de droite et de gauche. En un mot, rien de ce que le catalogue sans fin des calamités humaines enregistre de dangereux, de redoutable, ne conseillera quelque réserve, une apparence de retenue. Si incroyable que cela paraisse, on affirme que, en cette ville même, certains docteurs, et non des moins courus, vont jusqu'à annoncer au malade en personne, l'heure précise de sa mort. Cette hardiesse les grandit as urément aux yeux des naïfs, mais combien elle s'écarte de leur droit et surtout de leur devoir.

Tous ces procédés, dont les inconvénients, les dangers seraient d'une démonstration facile, peuvent séduire les débutants, les novices. Un semblant de mise en scène est peut-être tolérable, à l'heure des premières armes, et l'inexpérience sollicite l'indulgence. Mais celui qui est déjà répandu, qui, selon l'expression courante, a fait sa trouée, a, pour première obligation, de se souvenir qu'en présence du malade, sa personnalité disparaît, lui imposant de ne songer qu'à l'être recourant à ses lumières et lui accordant sa pleine confiance.

J'ai vu ailleurs des pratiques bien différentes et, avant tout, un plus grand cas du moral de l'individu dans le traitement des maux purement physiques. Là, bien loin de manifester son opinion avec une blâmable franchise, l'homme de science met tous ses soins à en atténuer la portée. Nul autre objectif pour lui que de rendre le courage à celui qui l'interroge et de stimuler son énergie. Il sait que les héros seuls luttent sans croire à la victoire et que le patient, informé de son arrêt de mort, n'a plus la force de chercher à l'éviter. Et il n'a aucune honte de ses subterfuges, aucun scrupule de mentir, mensonges que Dieu absout, pourvu qu'il augmente les chances de guérison, étant prêt à toutes les diplomaties, à toutes les inventions pour sauver son sujet.

C'est un principe connu de tous que les émotions violentes sont la cause de la plupart des maladies, et qu'elles amènent parfois un dénouement fatal. La brusque surprise résultant d'une fâcheuse nouvelle ; la perte d'un parent rapproché, le décès tragique d'un ami, la déclaration d'un désastre financier, produisent habituellement de graves désordres chez ceux qui les ressentent. Et l'on voudrait qu'en apprenant qu'on a perdu la santé, ce premier de tous nos biens, qu'elle ne reviendra plus, que les jours sont comptés, on demeurât insensible, on ne fût pas entièrement bouleversé ! L'imagination entame alors son rôle et représente comme naturelles les solutions les moins rassurantes, si bien qu'une simple indisposition se transforme en accidents de la plus haute gravité. Persuader au malade qu'il ne l'est point ou peu, au lieu de peupler son cerveau du fantôme de toutes les peurs, de toutes les craintes, c'est le soulager autant qu'à l'aide des drogues et des médicaments.

Au surplus, il y a toujours entre le médecin et le malade une force supérieure qui règle toutes choses à son gré, déjouant force calculs et prévisions. L'erreur est constamment possible en ces matières, et les sommités, tout comme les autres, n'en sont pas exemptes. Si tous ceux que l'on a dit marqués du destin avaient succombé, la terre serait presque déserte en ce moment. L'abstention, le silence profiteront par suite autant à une partie qu'à l'autre.

Il va sans dire que la famille, les parents auront droit, pour leur part, à une entière sincérité. Rien ne leur sera caché, et il leur sera ainsi loisible de prendre ou faire prendre toutes les dispositions concernant les secours de la religion et les volontés dernières. Tout se trouvera ainsi sauvegardé, et chacun aura la certitude de n'avoir méconnu aucune de ses obligations.

J. GERMANO.

Nos Hotes

Il y a plusieurs sortes d'hôtes, ceux qui nous font seulement une visite de quelques instants ; ceux qui viennent passer une journée ou quelques heures sous notre toit ; ceux enfin que nous recevons pour un temps assez long, des semaines, quelquefois des mois. Les devoirs de la maîtresse de maison varient suivant le genre de visite, et nous allons, si vous le voulez bien, voir en quoi ils consistent dans chacune de ces circonstances, en prenant pour terme de comparaison un intérieur où règne une médiocrité dorée. Libre à vous, bien entendu, de faire plus et mieux, selon que vos moyens le permettent.

Une idée très fausse, et cependant assez répandue, est de faire du salon un sanctuaire destiné spécialement aux visiteurs, et d'où la famille est rigoureusement exclue en tout autre temps que celui des visites ; il en résulte que cet appartement prend un aspect inhabité et glacial, inhospitalier au dernier point, où les gens passent comme des voyageurs dans une salle d'attente, avec l'idée bien arrêtée de fuir au plus vite une atmosphère si peu invitante. Une femme de goût doit donner à son salon, comme à toute autre partie de sa demeure, son cachet personnel.

La verdure en pots disposés un peu partout égaie la pièce et ne constitue pas un luxe coûteux.

Les palmiers se prêtent aussi fort bien à la décoration de nos appartements et donnent une note vive à notre demeure.

Les hôtes venant passer quelques jours ou quelques semaines sont pour la maîtresse de maison un sujet de préoccupation plus grande. Leur chambre doit être soigneusement préparée et je répéterai à ce sujet ce que je disais tout à l'heure pour le salon : évitez surtout cet air inhabité et déplaisant pour vos hôtes. Ayez soin de laisser un ou deux tiroirs entièrement vides à la disposition de votre invité, et si cela est possible, un placard où les vêtements puissent être suspendus. Nos hôtes doivent se sentir parfaitement libres et à leur aise ; nous pouvons leur proposer des distractions, non leur en imposer, et tout en veillant constamment à leur bien-être et à leur amusement, nous devons éviter de nous montrer importuns.

PAULE.

DU MAUVAIS USAGE D'UNE LANGUE ETRANGERE

Celui qui garde sa langue
Possède la clef de ses chaînes.
MISTRAL.

Nous nous moquons volontiers de l'ouvrier canadien qui, revenant des Etats-Unis, affecte d'avoir oublié le français ou de se servir surtout d'expressions anglaises.

Ainsi il dira à un ami épaté : "Les cars runnent pas aussi fast dans c'te contrée-cite que sue les railroads des states."

J'en ai connu un qui disait venir des "*Aïlainoisses*." Comme j'avouais mon ignorance sur ce beau pays, il ajouta dédaigneusement : "Ce que vous autres, les Canayens, vous appelez les Illinois." Et Noël Mathieu qui revient au pays, Christmas Mytail ; Louis Lefebvre, Lewis Bean ; ou Pierre Bonin qui, à Lowell, se nommait Peter Dwarf. Tout cela nous a bien amusé nous a paru fort drôle et pourtant c'est triste, triste à en pleurer.

Car nous sommes les vrais coupables et nous ne nous rendons pas compte que le plus souvent nous avons donné le mauvais exemple à ces pauvres gens. En effet, combien de fois, pensant nous servir du français, nous avons préféré nous exprimer en anglais, sans songer au mal que nous pouvions faire.

Je ne veux pas parler ici de ceux de mes compatriotes qui, nés de parents français, ne parlent que l'anglais entre eux, qui plus tard ne parlent à leurs enfants qu'une langue étrangère et les envoient dans une école anglaise. De là sortent ce véritables monstres, dans les veines desquels coule le plus pur sang français, et qui n'ont dans la bouche qu'un idiome étranger et au cœur la haine de leur propre origine.

J'ai rencontré un de ces produits mixtes qui s'appelait M. Châteaurouge et qui disait : "Je donnerais mille dollars pour appeler moâ Red Castle."

Je me suis souvent demandé comment on pouvait en venir à un tel degré de niaiserie ; quelle étaient les causes de cette manie d'anglification que l'on rencontre surtout dans nos premières familles.

Après mûre réflexion, j'en suis venu à cette conclusion très juste que l'anglomanie chez les Canadiens a deux causes : ou une ignorance étonnante de ce qu'ils sont, de l'histoire et du monde ; ou une faiblesse d'esprit telle qu'il vaut mieux les plaindre que leur en vouloir. Cherchez tant que vous voudrez, vous ne pourrez sortir de là. Mais dans cette étude je ne veux pas m'occuper d'eux. Cette espèce de gens est la honte de notre race et le plus vite elle aura cessé d'être des nôtres le mieux ce sera pour nous.

C'est de nous, qui nous piquons de revendiquer sans cesse les droits du français au Canada, que je veux traiter. Je me fais fort de prouver que quotidiennement nous péchons contre l'usage de notre belle langue. Fautes vénielles en elles-mêmes, mais qu'une habitude de tous les jours rend mortelles.

Ainsi tous les jours vous vous servez du téléphone, demandez-vous le numéro en français? Jamais. Pourquoi pas ? les employés de la Compagnie sont obligés de savoir les deux langues. Dans un tramway, j'ai entendu de jolies Canadiennes-françaises dire à un bon Canayen de conducteur : "Give me a transfer for St Catherine West." Voilà deux Canadiens-français qui, parce qu'ils sont dans un endroit public, ne parlent plus leur langue, en ont presque honte. Quelle stupidité !

Si mes jolies amies avaient demandé des correspondances sans écorcher leur jolie bouche, elles auraient eu occasion peut-être d'être utile au brave conducteur, qui traduisait "transfer" par transfert, en lui enseignant un des mots techniques de son métier.

Mais devant tout ce monde, devant ce beau blond dans le coin, peut-être voulaient-elles passer pour des anglaises. Elles n'ont réussi qu'à se rendre ridicules. Non, je me trompe. Il y avait là un bon ouvrier et un pauvre journalier. L'un est parti en disant : "Il n'y a que les Anglais de riches, devenons Anglais." L'autre s'est dit : "Voilà des demoiselles qui parlaient anglais au conducteur, c'est donc que l'anglais est mieux ?" Et voilà comment, sans le vouloir, on fait beaucoup de tort à ce que l'on aime le plus.

Dans une gare, écoutez : Voici M. X. au guichet. "A ticket for *Sennetigèthe dimonze*." Et mademoiselle Y : "*Haïberville* and return, please." Rassurez-vous, ce sont deux de nos compatriotes qui sont l'un à Sainte-Agathe-des-Monts et l'autre à Iberville. Seulement ils en profitent pour dénaturer deux de nos plus jolis noms. Pauvre Iberville ! Ce qu'il doit bondir dans sa tombe, s'il entend ça.

Tous les jours dans les journaux on voit un avis analogue à celui-ci : "MM. Plourde et Falardeau, marchands de fruits, vont fonder une importante maison de commerce sous la raison sociale : "The Montreal Fruit Exchange." Peut-être une raison sociale française ferait-elle pourrir les pommes de M. Plourde et se gâter le raisin de M. Falardeau.

Et dans les rues que voit-on : Pierre Cantin, *grocer* ; Pinson et Moineau, *hats & furs*, etc., etc

Que nous sommes loin du rêve d'avoir nos monnaies, nos postes, nos chemins de fer bi-lingues.

Ne vous étonnez plus maintenant si l'homme du peuple, peu instruit, qui voit et observe tout cela, cherche à faire croire qu'il ne sait pas ou plus la langue maternelle.

Trop souvent les classes supérieures lui ont donné le mauvais exemple. Nous lui avons laissé entendre que l'anglais était une langue de beaucoup supérieure à la nôtre, puisque nous ne nous servons que d'elle dans nos affaires, pour attirer la clientèle ou dès qu'il s'agit du service public.

Pour plusieurs le fond de l'affaire est qu'ils craignent d'entendre dire : "He is only a French Canadian." Nous avons oublié cette terrible sentence de Tacite : "La langue du vainqueur dans la bouche du vaincu est une langue d'esclave !"

ARMAND LAVERGNE.

Montréal, ce 23 octobre.

L'art de mentir mondainement

En face du monde, c'est comme en face de notre conscience : Nous essayons toujours de paraître avec le plus d'avantage possible. On aurait tort, assurément, de laisser croire au public que nous ne savons pas être charmantes et il y a trop peu de gloire pour les gens stupides !... Puis, un fait certain, c'est que les étrangers que nous rencontrons ne s'attirent pas autrement d'abord que par quelque chose qui n'est pas tout à fait nous et que nous faisons spécialement pour eux.

Affaire de contact, de société ? En ce temps d'hypocrisie universelle, nous sommes hypocrites malgré nous. Les plus enragées sont constamment convulsées par les désirs de gagner l'univers—pauvres âmes ! — les plus sages sont rares, celles qui se contentent de regarder l'horizon des plaisirs et des conquêtes et de rester là à attendre leur sort. Comme il se trouve toujours sur notre route un quelqu'un pour chacune : folles ou sages, effarouchées ou sévères, il s'en suit qu'il n'est pas nécessaire de se déplacer pour trouver un jour quelqu'un qui remplacera tout le monde en même temps qu'un petit coin qui représentera l'univers.

Mais ce n'est pas l'idée pratique de la plupart des gens. On veut assurer sa destinée. On va partout où l'on peut dépenser de l'esprit et de l'argent, au théâtre, au café, chez les tailleurs et habilleuses de bonne coupe ; aux match de hockey, la crosse, turf... oh ! partout enfin où l'on sait rencontrer des connaissances. C'est une cour au mariage que vos sorties, Mesdemoiselles, ne vous défendez point ! Et savez-vous que les chasseurs, même les plus habiles, vont à la proie, non pas la plus facile, mais la plus sûre ? Ils viseront plutôt contre toute récrimination, quelque fin gibier en dehors de la saison et du *permis* : quelque lièvre qui n'a pas encore appris à se sauver à leur approche, ou les perdrix effarouchées qui garderont le nid. Les autres, ma foi, ne s'habituent pas facilement à la cage domestique. Si la petite porte reste entrebaillée, on vise de suite la fenêtre, l'air libre et tous les sucres de l'existence, bains de lumière, etc. La nouveauté les grisera toujours, elles perdront la tête et, dans leur ancien pays de coquetterie, elles secouront leurs airs sauvages, l'originalité, l'autrement que l'ordinaire, pour redevenir ce que conseille la masse.

Il est vrai que le diable tente tout le monde. Tant que l'on s'amuse, on se dit : " C'est un bon diable !..." Pourquoi le trouvez vous si, si débonnaire... S'il vous laisse jouir, c'est qu'il est assuré d'une possession plus durable.

—Joli jeu !

J'ai déjà entendu dire, par un joli petit masque :

" C'est toujours drôle de tromper une surveillance ! Il y a du piquant dans une aventure...."

Assurément, les maris et les mamans trouvent ça ! C'est de la malice! Et ce que ça donne d'être malicieuse par principe ! on l'est toujours assez involontairement.

Voyez d'abord comment ces choses là arrivent. On cherche à se coiffer le plus vite possible, d'une couronne si cela se pouvait, ou d'une autorité quelconque, même simplement d'un bonnet. Pour cela on apprend des saluts et des courbettes pour ces messieurs que l'on rencontre et à qui l'on raconte des vivacités de pensionnaires. C'est fait ; on épouse ! Le maître a parfaitement confiance. Enfin, il a une belle tournure, une jolie mine ; il est fonctionnaire, avocat, fils de juge ou homme d'Etat. Il a plu, c'est certain ! Madame feint de le craindre et de l'adorer, et le mari, toujours le beau dindon de la farce, laisse sa femme parader partout en public, sous ses yeux ou sous ceux de ses amis et déployer son chapelet aux messes les plus recherchées et se faire un joli cercle....

" Il le faut bien tu comprends, tu t'ennuierais, mon chéri. Il faut de la diversion." Il se dit : " C'est un trésor." Elle répond avec une petite moue intérieure : " Tu n'es pas assez façonné." On s'habitue à ce petit négligé et un jour Madame reviendra de la bibliothèque avec un ami qui suit toujours le mari..., on ne sait pas pourquoi... et elle s'apercevra, peu à peu, que l'homme de la maison a trop peu de toupet, un nez pas dominateur du tout qui joue un rôle tout à fait effacé. Et elle vous vient avec cette assurance : " Ça devait lui arriver. J'étais née pour agir à ma guise." Vous savez, il y a de ces hasards qui ne vous surprennent pas, tant ils semblent vous être dus.

Messieurs, si vous avez découvert un trésor, enchâssez-le. Les mains étrangères ont toujours envie d'échanger et les femmes les plus prudes ont de ces orgueils de faire le tour du monde. Au fond, elles ne sont pas plus satisfaites du monde que le monde n'est content d'elles. Il n'y a de vraiment satisfaisant que le devoir volontairement accompli.

Aussi, est-ce vulgaire avec cela de tromper qui que ce soit ! Toute personne d'éducation doit avoir une âme, au moins une parole ; et toute personne de société, de la religion plus que tout ça. Car, la religion est une chaîne solide qui nous rend chiens fidèles de la Providence. Si une meute s'agite, on reste au bout de la chaîne. Le cœur s'habitue vite à ces petites servitudes. Même, ne trouvez-vous pas qu'il vaut mieux pour nous, d'être en tous cas, un peu dominées. En ne le faisant pas de bonne grâce, même aimable on risque d'y être forcé.

Comme dit l'abbé Bolo : " En vivant parmi les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze."

NINE.

Nous apprenons avec plaisir que Mlle Alice Savard doit donner un grand concert, à la salle Karn, le lundi, 23 novembre. Mlle Savard est une jeune Canadienne magnifiquement douée d'une voix de contralto qui ferait l'envie de plus d'une artiste. Les voix de contralto sont maintenant exessivement rares, et nous devrions aider, par notre encouragement, au développement de celle ci. Espérons qu'il y aura foule, le 23 novembre au soir, à la salle Karn. Mme Camille Hone-Hudon, Mlle B. Hardy, MM. Rosario Bourdon et A. Lamoureux prêtent leur concours généreux à la gracieuse artiste.

---

t qui l'épouvantait avait repris Ulrique.
surhumain, se raidit de toute sa puis-

(*A suivre.*)

Une Reine des Fromages et de la Crème

XII

(*Suite*).

— Charlotte, vous nous jugez mal tous les deux ; je jure que je vous aimais quand j'ai fait de vous ma femme.... Si notre amour s'est éteint si promptement....

— Notre amour ?.... — répéta-t-elle avec un éclat de rire ironique.

— Oui, laissez-moi vous dire : vous ne m'avez pas évidemment aimé comme je vous aimais, mais je veux croire que j'étais quelque chose pour vous dans ce temps-là. Vous me donniez ce que vous pouviez ; c'est moi qui n'ai pas su comprendre, alors ; mais l'âge et une longue solitude m'ont fait moins exigeant ... Charlotte, essayons encore de vivre ensemble, je vous en conjure !

Il s'était approché du canapé ; il s'agenouilla et voulut lui prendre la main. Elle la retira brusquement.

— Finirez-vous de jouer un si ridicule et si sot personnage ? dit-elle.

Blessé, il se releva vivement.

— Vous n'avez pas de cœur !" repartit-il.

Elle se dressa sur ses coussins, le visage soudain décomposé par un étrange rictus.

— Pas de cœur ?.... Vous croyez cela ?.... Eh bien !.... car enfin je suis lasse de dix-huit ans de mensonge et il faut couper court à tout jamais à des velléités comme celle qui vous prend aujourd'hui.... Eh bien ! apprenez pour votre gouverne que j'ai un cœur, un cœur tout aussi ardent que le vôtre, et que, s'il ne vous a jamais appartenu, c'est qu'il était et est toujours. .. à un autre !

— Prenez garde à ce que vous dites ! — s'écria Gilbert d'une voix sifflante.

— Vous.... quelque chose pour moi !.... — poursuivit Lady Nevyll haletante, se grisant dans ses propres paroles. — Allons donc !.... Ou plutôt, si : vous étiez Sir Gilbert Nevyll, le riche baronnet.. . Assez de comédie.... c'est votre nom, ce sont vos immenses domaines que j'ai épousés ; mais vous ?.... oh ! jamais.... puisque ce cœur que vous niez était déjà tout plein d'un autre.. .. d'un autre qui était trop ambitieux et trop pauvre pour m'épouser et pour que je consentisse à lier mon sort au sien.... Et sachez-le, Gilbert, celui-là je l'aime toujours.... celui-là je l'aimerai jusqu'à la mort ! Vous, je vous hais et je vous ai toujours haï ! Etes-vous content, maintenant.... et me proposez-vous toujours de reprendre la vie commune ?

La voix lui fit défaut et elle retomba, prise d'une crise nerveuse, sur ses coussins.

Je me suis souvent demandé comment on pouvait en venir à un tel degré de niaiserie ; quelle étaient les causes de cette manie d'anglification

Ainsi cette créature ...qu'alors lui avait ... qu'il avait crue ...nullité, était une ...fausse, et c'était une lâche haine, une duplicité menteuse qu'il avait si amoureusement installée sous le toit de ses ancêtres !....

Il comprenait enfin,.... et un pli de colère et de dégoût arqua sa lèvre blême. Et c'était cela, grand Dieu ! cette fille vendue pour de l'or qui se dressait entre lui et cette Ulrique pure, noble, aimante et fière, dont son cœur, en cet instant, évoquait la délicieuse image !

— C'est bien, — dit-il d'un ton glacial. — Adieu.

Et il sortit lentement de cette chambre d'hôtel, où il laissait un suprême espoir et une dernière illusion.

. . . .

Ulrique était seule, un soir, dans la salle de la Maison de la Vierge, les coudes sur la table, son frugal repas achevé. Soudain, elle tressaillit ; elle eut la sensation précise que quelqu'un ouvrait doucement la barrière de l'enclos et que ce quelqu'un là était Gilbert. Tout à coup, tremblante comme une feuille secouée par la brise, elle ouvrit d'instinct la porte.

C'était lui !

Ils se regardèrent un moment en silence, oppressés tous deux, le regard rivé au regard.

— C'est mal, — dit-elle enfin ; — vous n'auriez pas dû revenir !

La pauvre enfant mentait à son cœur qui, lui, l'attendait toujours.

— Ulrique, — dit-il d'une voix mal assurée, après avoir refermé la porte et sans essayer de prendre la main de sa cousine, — Ulrique, vous ne pouviez pas douter que je reviendrais.... Est-ce que nous pouvions être séparés à jamais ?

Ulrique répéta, mais d'une voix plus ferme :

— C'est inutilement cruel à vous d'être revenu !

— Serez-vous, vous-même, plus cruelle que la destinée qui nous brise ? Notre feinte mutuelle d'il y a deux jours était indigne de vous ; il est un mot qui doit être dit, et ce mot-là, Ulrique, le voici : je vous aime de toutes les forces de mon âme !

Elle se redressa, les lèvres frémissantes.

— Et c'est parce que je suis seule au monde que vous pensez avoir le droit de me le dire ?

— Ce que je fais, je devais le faire. Ecoutez-moi, Ulrique, il y a beaucoup de choses qu'il faut que je vous dise.

— Non, ne me dites rien ... je ne veux rien entendre....

— Vous m'écouterez cependant ! — dit Sir Gilbert avec une autorité solennelle qui brisa net la résistance d'Ulrique. — Je vous dois l'histoire de ma vie.

Lentement, sans prononcer une parole, Ulrique s'assit à la table qu'elle venait de quitter et attendit la tête haute, un sombre éclat dans ses yeux à demi clos, un pli dangereux de dédain hautain crispant sa lèvre.

Debout devant elle, une main posée sur le bord de la table, Gilbert commença. Il n'omit rien, retraça, sans atténuer ses responsabilités, l'histoire de sa jeunesse, celle de son mariage, et la terrible désillusion que lui avait apportée Charlotte. Tout en parlant, d'un ton en apparence mesuré et calme, il enveloppait Ulrique d'un regard douloureux dont sa mortelle pâleur et le creux bistré de ses yeux hagards décuplaient l'intensité. Enfin

il cessa un moment de parler, parvint à s'arracher à son avide contemplation des traits adorés, fit un effort pour essayer vainement de sourire et conclut :

—Ceci est la première partie de l'histoire, la seconde commence au jour où je vous ai vue, Ulrique. J'avais renoncé à lutter contre le destin, je croyais tout espoir, toute ambition éteints en moi avec l'activité du cerveau et du cœur. Eh bien, ce jour-là j'ai compris que je me trompais. Vous étiez pour moi la révélation suprême... Vous êtes celle que j'ai rêvée et cherchée en vain toute ma vie.

— Ah ! c'est ce jour-là que vous auriez dû partir et ne pas commencer à me tromper.

— Comment pouvez-vous croire que j'aie voulu vous tromper ? Il y avait si longtemps que j'avais désappris jusqu'au souvenir de ma femme qu'auprès de vous je ne me souvenais plus qu'elle existât. Et quand j'ai compris qu'à votre tour....

— Ah ! — s'écria Ulrique en rougissant, — c'est alors surtout que vous auriez dû vous souvenir.... et parler.

— Je l'aurais dû, je suis coupable, mais non pas coupable comme vous le pensez. Mon silence n'était qu'un simple abandon au charme qui m'enveloppait. J'étais heureux pour la première fois de ma vie et je ne songeais à rien qu'à me laisser aller au délicieux courant de mon bonheur. Le reste n'existait plus.... Est-il possible, Ulrique, que vous ne me compreniez pas ?

— Je comprends ... — dit-elle d'une voix brisée, — je comprends que vous trouviez commode de garder le silence.

— Vous êtes cruelle.... peut-être l'ai-je mérité. Mais si inexorable que vous vous montriez aujourd'hui, il faut que vous m'entendiez jusqu'au bout. Je ne veux pas même l'ombre d'un voile entre nous. Je veux que vous sachiez non seulement que je vous aime, mais que mon amour pour vous est le sentiment le plus élevé et le plus saint de ma vie. Vous êtes belle, mais c'est moins votre beauté qui m'a ravi que la noblesse de votre âme qui fait de vous la femme unique entre toutes les femmes. Vous êtes ici, non la tyrannie, comme vous vous plaisez à dire, mais la générosité, la sincérité, avec une énergie virile et le cœur d'une femme. Vous êtes leur Providence à ces paysans.... et je verse des larmes de désespoir quand je pense que, sans la chaîne fatale du passé, vous eussiez pu être la mienne. Ah ! Ulrique !.... Ulrique !.... si vous pouviez avoir pitié de moi !....

Ces derniers mots s'étaient échappés tout seuls de son cœur dont il ne pouvait pas plus arrêter l'élan que comprimer les battements. Il s'était penché vers elle ; elle se prit à trembler violemment ; ses yeux grands ouverts, fixes, exprimaient une terreur croissante.

— Dites-moi que vous me comprenez, — implora-t-il en s'approchant encore, — dites-moi que vous me croyez.

Elle poussa un cri, véritable cri d'effroi, en se dressant vivement, et dit très vite :

— Non, ... non,..., je ne vous crois pas.... je ne veux pas vous croire.... Vous m'avez trompée, vous m'avez jouée....

C'était bien de la peur qu'éprouvait la malheureuse enfant ; elle avait peur, non de lui, mais des accents de sa douleur.

Elle voulut chercher un appui dans le bruit de sa propre voix et s'écria tout d'une haleine :

— Tout a été déloyal envers moi, vous dis-je. Vous saviez bien ce que vous faisiez ; moi, je ne le savais pas ; vous deviez voir comment cela finirait ; moi, je ne le pouvais pas ; vous auriez dû m'épargner, en partant longtemps avant que nous en soyons arrivés là ! Mais, n'est-ce pas, ce serait trop demander à un homme que de renoncer à un agréable passe-temps uniquement pour épargner une femme ?

Elle s'exaltait et, dans son exaltation croissante, elle sentait renaître son courage, avec sa force. L'empêchant d'un geste de parler, elle poursuivit avec une véhémence de plus en plus grande.

— Oh ! ne m'interrompez pas. Vous ne me dites rien de nouveau, croyez-le bien. Je suis belle.... Oh ! oui, on me l'a dit avant vous et de façon telle que j'en suis venue à détester ma figure.... Vous êtes riche, et moi je suis sans asile et seule.... Vous m'aimez, vous, c'est possible, quoique je doute de tout maintenant ; mais qu'est cela ?.... Vous m'oublierez facilement dans les entraînements du monde, tandis que moi ... moi !.... Mais que vous importe, n'est-ce pas, d'avoir troublé ma paix à tout jamais ! Ah ! tenez, des hommes déjà m'ont offensée.... mais jamais aussi cruellement que vous le faites !

Elle s'arrêta, les yeux étincelants fixés sur lui. Elle avait retrouvé l'ancien levain de colère enseveli sous la douceur enchanteresse des temps récents, et elle lui était reconnaissante de son secours inespéré.

— Ceci est injuste, — dit Gilbert d'une voix lente. — Croyez-vous raisonnablement que je sois l'homme sans cœur que vous dites ? Vous ai-je demandé le plus petit gage de votre faveur ? Je sais que vous êtes trop fière et trop vaillante pour être gagnée ainsi. Je sais que vous m'aimez et je sais que vous êtes aussi hors de ma portée que si vous habitiez une étoile, là-haut dans le fond des cieux. Je ne suis pas venu pour vous imposer mon amour ; je suis venu vous dire adieu avant que j'aille, Dieu seul sait où, finir l'absurdité de ma vie. Mais, maintenant que l'infamie de celle qui, hélas ! porte mon nom me dégage de tout scrupule, je veux, avant de partir, vous dire que je suis à vous, pour toujours. Un mot de vous me rappellera du bout du monde.... si vous daignez le dire. Oh ! je n'espère rien, je ne vois devant moi que le vide. Ma fortune, je la méprise, puisque je ne peux pas la partager avec vous et qu'elle ne peut faire que vous cessiez d'être pauvre. Ah ! Ulrique, vous voyez ce que je souffre.... et vous vous taisez !... Ne me ferez-vous pas la charité d'un mot, rien que d'un mot sans colère avant que je parte ?....

Le tremblement qui l'épouvantait avait repris Ulrique. Elle fit un effort surhumain, se raidit de toute sa puissance et s'écria :

(A suivre.)

Propos d'Etiquette.

D.—J'ai échangé deux visites avec une dame, mais nous ne nous sommes pas rencontrées ni chez elle, ni chez moi. Quelle attitude dois-je tenir vis-à-vis d'elle?

R.—Après un échange de cartes, vous devez vous saluer dans la rue ou vous parler quand vous vous rencontrez, sans autre présentation, comme de vieilles connaissances.

D.—A une amie qui me demande un verre d'eau, dois-je le lui présenter sur un plateau?

R.—Non.—Les domestiques seulement présentent les objets sur un plateau. Vous tendez simplement de main à main le verre d'eau ou l'objet qu'on vous a demandé.

D.—La peluche est-elle encore portée en guise de chemin de table?

R.—Non, la peluche est vieux jeu.

D.—Comment plier les serviettes de chaque convive?

R.—De la façon la plus simple possible; celle qui est obtenue au repassage. Depuis longtemps on a renoncé à cette mode ridicule de donner aux serviettes toutes les formes inimaginables.

LADY ETIQUETTE.

Frontenac et ses amis

Sous ce titre, nous lisons dans *La Librairie*, de Paris, en date du 15 octobre 1903:

Nous avons reçu dernièrement de l'imprimerie Dussault et Proulx, de Québec, l'ouvrage de M. Ernest Myrand, sur FRONTENAC ET SES AMIS, que nous avons immédiatement signalé à nos lecteurs.

Il faut lire cet ouvrage. Il faut lire toutes les études historiques qui nous viennent du Canada; elles sont toujours riches de documents et d'intérêt, riches de bon sens, de cœur et de sincérité, toujours réconfortantes.

M. Myrand, par sa bonne foi et son érudition, a bien rendu l'hommage qu'il s'est proposé de rendre à l'un des trois plus glorieux noms historiques de la patrie canadienne-française: *Champlain*, FRONTENAC et *Laval*; et mû par un sentiment d'admiration et de reconnaissance envers M. Adélard Turgeon, Secrétaire de la Province de Québec, pour la conduite et le langage qu'il a tenus envers les lettres canadiennes-françaises, a dédié son ouvrage à l'homme grâce auquel la belle université française de Québec—l'Université Laval—possède aujourd'hui une Chaire de Lettres.

Nous reparlerons de M. Adélard Turgeon.

CHARLES BAYLE,
Directeur du Journal.

Nos Bébés

Les enfants ayant des rhumes doivent être bien soignés. Règle générale, il faut qu'ils soient gardés en chambre dans une température, égale et protégée des courants d'air et des changements brusque de température. Celle-ci devrait s'élever à 68°. Si le rhume ou la bronchite est développée, il vaudra mieux coucher le malade, car l'on pourra alors gouverner ses actions. Dans les inflammations des poumons, l'on amènera un grand soulagement en faisant respirer au malade de la vapeur mêlée de térébenthine. La vapeur seule produit aussi un effet salutaire, lorsque les organes de la respiration sont atteints d'inflammation. Une bouillotte peut être placée dans la cheminée ou sur le poêle dans la chambre du malade Si le chauffage ou l'éclairage se fait au gaz, la pièce devra être ventillée, car le gaz consume l'oxygène et pour cette raison, est fort nuisible.

Le vieux remède pour les affections pulmonaires est le cataplasme de graines de lin. Il est efficace mais bien lourd; il perd sa chaleur, devient pâteux et tiède et expose le malade à attraper froid lorsqu'il est changé. Le régime doit être léger, la nourriture ne devant se composer que d'aliments faciles à digérer. Les médicaments doivent être prescrits par un médecin, car les affections pulmonaires des enfants sont très sérieuses et ont des résultats parfois fort désastreux, à moins que l'on n'ai recours, dès le commencement, aux directions d'un médecin. Le bain de pied de moutarde, les légers cataplasmes composés de six parties de farine et d'une partie de moutarde sont très efficaces, ainsi que les boissons chaudes préparées à la maison.

Variétés historiques

Autrefois il était de tradition en Espagne qu'à certains jours de grande fête le chef de l'État assistât solennellement à la célébration de ce qu'on appelait *auto da fé* (acte de foi), qui consistait à supplicier par le feu un certain nombre de personnes condamnées pour crime d'hérésie, ou pour atteintes manifestes au respect de la religion.

Notons qu'à l'*auto da fé* figuraient aussi, et souvent en fort grand nombre, ceux qui, mis en jugement par le tribunal du Saint-Office, avaient été jugés dignes d'échapper à la peine capitale, soit en rétractant les erreurs qu'ils avaient professées, soit en témoignant un vif repentir de s'y être abandonnés. En ce cas ils restaient ordinairement soumis à la formalité de l'amende publique; et ils figuraient dans la cérémonie de l'autodafé sous divers costumes.

Le 14 avril 1701, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament de Charles II, fit son entrée solennelle à Madrid. Pour recevoir ce prince avec plus de magnificence, on prépara, dit un historien, un *superbe autodafé*, c'est-à-dire un bûcher où devaient être brûlés une douzaine de juifs et autres mécréants. Le jeune prince français, bien que résolu à se conformer autant que possible aux mœurs et coutumes du peuple sur lequel il devait régner, déclara hautement qu'il ne voulait pas être le témoin d'une pareille cérémonie; et l'autodafé se célébra cette fois sans être honoré de la présence du monarque.

***

Une madame de Castelane, qui se mêlait de prédictions, avait annoncé à Charles IX, roi de France, qu'il vivrait autant de jours qu'il ferait de tours dans une heure en pirouettant sur un pied. Le roi désireux de vivre longtemps pirouettait une heure dans sa chambre chaque matin.

Telles positions nous donnent pour maîtres des hommes dont nous ne voudrions pas pour laquais.

MME ROLAND.

LE COIN DE FANCHETTE

Marion. — Les réclames faites par LE JOURNAL DE FRANÇOISE sont honnêtes ; on n'y vante que ce qui mérite de l'être. Cette modiste est excellente. A propos, voulez-vous me permettre de vous vous faire remarquer que c'est à tort que vous employez indifféremment les mots "modiste" et "couturière" pour désigner une faiseuse de chapeaux. C'est une faute que l'on fait très communément. Une modiste s'occupe de chapeaux, une couturière, de robes, ainsi une couturière n'est jamais une modiste et vice-versa. 2° Votre seconde demande n'est pas de ma compétence ; consultez plutôt un médecin. Si vous désirez que je vous recommande quelqu'un particulièrement, je le ferai, mais par lettre seulement.

Admirateur de Balzac. — Vous en tenez très fort pour Mme Hanska. Balzac lui-même n'eut pas été, , je le crains, constant d'une façon si longanime. C'est à Madame la duchesse d'Abrantès que pensait le maître quand il a écrit *La Femme de trente ans* ; c'était une intention fort délicate puisque son héroïne avait en réalité quarante à ce moment. 2° On m'a toujours affirmé que si les lettres françaises n'avaient pas eu Balzac, Dickens serait demeuré sans rival dans la littérature du monde entier. Voilà un joli point de discussion à soulever.

Miette. — Vous vous méprenez étrangement ; la fierté dans une femme n'est pas de l'orgueil, et la dignité n'est pas de la prétention. Je souhaite à toutes les femmes d'avoir plus de l'une ou de l'autre, même au risque qu'on les leur reproche comme des "défauts," ainsi que vous dites

Manuel. — Oui, j'ai lu avec plaisir cette visite des souverains italiens aux Invalides. Vous avez pu constater que leur admiration ne le cédait en rien à la mienne, si je puis oser pareil rapprochement entre leur royale opinion et ma modeste mienne. C'est une grande leçon d'Histoire que ce monument, et je défie qui que ce soit de résister à la majesté, à l'imposance de ce lieu. La reine Victoria, toute anglaise qu'elle était, avait commandé au prince de Galles, alors enfant, de "s'agenouiller devant ce tombeau du grand Napoléon." Elle doit être encore bien grande, l'ombre qui inspire un tel respect aux fils de ses geôliers. 2° La Savoie et Nice appartenaient autrefois à l'Italie Nice est la patrie de Garibaldi 3° L'aumônier des Invalides ne pouvait s'offenser de baiser que lui a jeté en le quittant la reine Hélène, pour la bonne raison que c'est un homme intelligent d'abord, et puis, ainsi qu'il l'a été expliqué, c'est la mode monténégrine de dire : merci. — C'est bon pour les dévots de voir du mal partout et de crier charitablement au scandale sur tous les toits. Un autre usage monténégrin, moins aimable celui-ci, est pour une femme de demander pardon à son mari et à sa belle-mère quand elle donne le jour à une fille. La reine a dû s'y soumettre à l'occasion de la naissance de sa première fille. La mode qui a le plus de bon sens, à mon avis, serait plutôt de demander pardon à l'enfant de la faire naître dans un monde où le sort est si dur à toute femme. 4° Solférino, Magenta et Palestro sont des batailles livrées aux Autrichiens par les Français et les Italiens réunis.

Bibi.—Votre article ira au cimetière des vieux papiers—c'est-à-dire au panier—avant de se rendre au four crématoire, mon pauvre Bibi. Votre style est bon, mais le sujet, Bibi ! Vous n'êtes pas plus sérieux que votre nom. Guy de Maupassant disait qu'il préférait une truite saumonnée à une jolie femme ; je vous félicite d'être plus galant que votre auteur favori.

Lotte.—Il paraît que l'amour c'est comme les dents de sagesse, une fois arraché, ça ne repousse plus ! Remarquez qu'à ce sujet je ne vous donne pas mon opinion.

Rolla.—Ouf ! quel pseudonyme ! — J'ai déjà reçu de M. de Labriolle un numéro d'une revue intitulée *La Revue des Poètes* avec une carte qui me la recommandait. Vous pourriez peut-être y trouver ce que vous cherchez. Demandez un numéro-spécimen No 6, rue Sainte-Beuve, Paris.

Chercheur.—Je ne sais pourquoi M. Morgan a placé la baronne de Saint-Laurent parmi les femmes canadiennes. Ce n'est pas une de nous, Dieu merci. On la disait femme d'une grande beauté et d'un esprit supérieur cultivé. Elle a accompagné le duc de Kent partout au Canada, et vraiment l'équivoque de sa position n'empêchait pas les gens les plus respectables de s'asseoir aux banquets qu'elle leur offrait Ceci n'est pas à leur honneur. A Halifax, on raconte l'histoire d'un certain duel à son propos, dont la fin tragique est restée, non seulement dans les esprits de ceux qui vivaient à cette époque, mais dans ceux de la génération qui a suivi.

Verveine.—Je ne connais pas le nom de communauté de ce genre, en France ; adressez-vous pour ces informations à des ordres religieux d'ici ; j'avoue que ces renseignements ne sont guère dans mes cordes. —Je suis toujours surprise que de bonnes petites Canadiennes aillent à l'étranger se faire religieuses. Il me semble que nous avons ici des communautés pour toutes les vocations. 2° Moi, je préfère aux contemplatifs les ordres énergiques — c'est-à-dire ceux où l'on travaille. Mais mon goût n'est que le mien. Il n'a aucune raison de former le vôtre.

Victor.— "Indépendants," les Canadiens le sont peut-être, mais libres, non. Nous sommes ni plus ni moins qu'*en tutelle*, cher ami, comme de petits enfants. Ne pensez-vous pas que nous sommes assez raisonnables pour nous conduire comme de grandes personnes ?

J'accuse réception des lettres de *Marzola*, *Sorcière*, *Le Puy*, *Virande*, *La Pensée*, *Chemineau*, *Ladinette*.

Je prie les correspondants qui désirent qu'on leur réponde par lettre particulière de joindre à leur lettre un timbre de deux sous.

FRANÇOISE.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il y a dans le Minnesota, E.-U., une institution où l'on enseigne tous les travaux de ménage auxquels la femme doit être initiée. Dans une université féminine des Etats du Sud, on a ajouté aux règlements de la maison qu'un jour de chaque serait consacré à l'exercice des devoirs de maison, soit à la cuisine, au service de la table, à la couture, au raccommodage, voire même au blanchissage.

L'Université de Parkville, Missouri, impose aux élèves chacune à son tour, d'avoir à préparer le dîner pour tout le personnel de l'institution, c'est-à-dire pour trois cents personnes à la fois. Nulle servante n'est employée dans cette maison. Au Mont Holyoke et au collège Wellesley on a sur ce point l'exemple de plusieurs devanciers, et il y a ici encore une organisation très complète dans la distribution des différents travaux d'intérieur. Aussi, les unes devront balayer, épousseter, présider à la table, etc., tandis que les autres prépareront les mets tout en surveillant les fourneaux.

Cela pour établir la preuve que nos voisins les Américains ont compris le mal dont ils souffrent — avec tant d'autres, — et ont résolu d'y porter remède.

Le savoir faire à la cuisine et la connaissance détaillée des soins du ménage sont devenus indispensables. A l'époque où nous sommes, et en face de la rareté toujours croissante des gens en service, il convient que de bonne heure, nous apprenions à alléger chez nos parents, le fardeau du ménage et de la cuisine.

Apprenez, mes jeunes amies, à épousseter, à mettre la table, à infuser le thé, à raccommoder, etc.

La reine Victoria elle-même, exigeait que, les unes après les autres, les princesses ses filles s'occupassent activement des soins d'intérieur, et il y avait grande émulation parmi chacune d'elles.

Il n'est pas trop tôt pour vous, chères nièces, d'appliquer votre jeune intelligence à toutes ces choses. Commencez petit à petit et vous aurez plaisir à constater dans un avenir peu éloigné que l'art culinaire, par exemple, n'a plus de secret pour vous.

Je voudrais bien être là, avec vous le jour où vous aurez confectionné un dîner complet, pour jouir de la satisfaction de votre mère, en même temps que pour avoir le plaisir d'y goûter un brin.

* * *

Par une erreur dont l'imprimerie est seule coupable, les matières du précédent numéro ne paraissent que dans votre page d'aujourd'hui seulement. Cette omission m'a contrariée en ce qu'elle retardait le concours annoncé *et qu'en même temps* je vous privais de la lecture d'un joli petit article que votre gentille cousine, Loulou Sauvalle, avait préparé tout exprès. Vous ne l'accueillerez que plus gentiment encore, n'est-ce pas? Je connais trop mes neveux et nièces, pour en douter fut-ce qu'un seul instant.

TANTE NINETTE.

A mes neveux et nièces.

Je suis heureuse de constater que mes avis ont eu un bon effet : celui de vous réveiller du sommeil léthargique qui vous paralysait. Cependant, comme vous savez, je suis exigeante et je vous veux plus nombreux. Encore une fois, prenez chaque jour quelques minutes, si vous ne pouvez donner plus, mais au moins travaillez. C'est ce à quoi je voudrais vous habituer. En général, on a en notre pays le talent assez facile ; ce qui fait qu'on ne se donne guère de temps pour le faire fructifier, c'est un tort dont on viendra un jour, je l'espère, à en comprendre la portée ; la destinée d'un peuple dépend très souvent de ses cultures intellectuelles. Je vous annonce un concours pour la prochaine fois pour mes neveux et nièces depuis 12 ans jusqu'à 15 ans. Vous travaillerez ferme, n'est-ce pas, et vous ne vous laisserez pas arrêter par les difficultés, j'en ai la ferme conviction.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

Quoique n'étant fait d'aucune matière,
On entend dire couramment,
Que je suis d'or, d'argent, de fer, [de pierre.
Et là-dessus on discourt longuement.
Les dames, dit-on, n'aiment guère,
Même pour le recensement,
Révéler mon petit mystère,
Mais Bébé me dit fièrement,
Et le vénérable grand-père
A quelque orgueil en me comptant.

Rép. : Age.

Ont bien répondu : Fleur d'avoine, Lys d'eau, Flore, Andréa, Montréal ; Cendrillon, Ville-Marie ; Josette L. et Julie H., Québec ; Anémone, Ville-Marie ; Marie-Antoinette Gosselin, Aline Alain, Chicoutimi ; Simone, de Varennes ; Muguet des Bois, Montréal.

Charade

Mon premier Aie ! Aie ! comme il est [douloureux
Au second, certes, Cyrano, fait grand [honneur.
Le suivant, fatigué, nous rend heu- [reux,
Mon tout, fille, mère, de Romains [de valeur.

COMTESSE ISAURE.

Charades amusantes

Avec quel arc ne tire-t-on pas ?

Six moineaux étaient sur un arbre, un chasseur tira dessus et en tua deux ; combien en resta-t-il ?

Locution usitée
(Pour mes jeunes savants et savantes)

D'où vient cette expression : C'est la flèche du Parthe et que signifie-t-elle ?

Rép. : Trait piquant décoché au cours d'une discussion. Allusion aux Parthes qui tiraient leurs flèches en fuyant.

Ont donné de bonnes réponses : Anémone, Ville-Marie ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Flore, Andréa, Lucile et Lucette, Montréal ; Joséphine D. et Julie H., Québec ; Corinette, Trois-Rivières ; Muguet des Bois, Montréal.

 PAGE DES ENFANTS 

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Qu'était le grand prêtre Héli ? quels furent ses enfants ? Nommez son successeur.

Rép. : Le grand prêtre Héli était le successeur de Samson et juge du royaume d'Israël. Les enfants furent : Ophni et Phiné et son successeur, Samuel.

Ont répondu : Simone de Varennes, Waterloo ; Rosa Dubuc, élève en cours particulier de Mlle Morache.

Histoire de France

(Pous mes jeunes savants et savantes)

A quelle époque et sous quel roi les rois de France commencèrent-ils à porter l'appellation de rois très chrétiens ?

Pour la page de Tante Ninette

GRAND'MAMAN a dit à Albert à son réveil : "Le bon Dieu, pendant ton sommeil a envoyé un petit frère ! "

Albert est ravi, il saute de joie, il se laisse habiller promptement ; il ne faut pas perdre de temps pour connaître ce nouveau petit frère. Il a déjà deux petites sœurs qu'il aime de tout son cœur, ce sont deux mignonnes petites jumelles, Olga et Diane, blanches et roses, gentilles comme de petits anges. Tous les trois sont prêts maintenant se dirigent tout joyeux vers la chambre de petite maman. Ils entrent et s'avancent vers le berceau sur la pointe du pied, le nez en l'air, très graves tout à coup.

Grand'maman prend dans ses bras Bébé-mignon et le donne à baiser à ces chérubins ; mais Olga, avec des yeux chercheurs, regarde d'un côté et d'autre et de sa voix mignonne :

" Où il est l'autre ? "

N'est-ce pas charmant, délicieux. Puisqu'elles étaient venues deux, pourquoi donc n'y avait-il pas aussi deux petits frères ?

LOULOU SAUVALLE.

Petite poste en Famille

Je remercie *Cheveux d'Or*, la bien nommée de sa jolie lettre et de son gracieux envoi. Je suis heureuse de la savoir si bien disposée à recevoir les avis qui lui seront donnés et je lui souhaite persévérance dans ses bonnes résolutions. Ecris-moi souvent, petite amie ; tes lettres seront lues avec plaisir par,

TANTE NINETTE.

Mots d'enfants

Une petite fille. — Expliquez-moi donc, Bob, ce que c'est qu'un veuf ?

Le jeune Bob (huit ans). — Dame... un veuf, ça ne peut être que le mari d'une veuve.

—

Dis donc, Jacquot, pourquoi que l'éléphant il a un si gros nez ?

—C'est peut-être parce que quand il était petit, il mettait ses pattes dedans...

—

La scène se passe en wagon :

Un fumeur. — La fumée de tabac n'incommode pas madame ?

L'enfant. — Non, monsieur, maman fume....

—

La petite Lucie.—Madame, est-ce que toi aussi, tu peux ôter tes dents ?

La dame.—Non, ma mignonne.

La petite Lucie, avec fierté.—Maman ôte les siennes, elle.

—

Bonjour, monsieur Bébé ; votre papa est-il dans son cabinet ?

—Non monsieur ; papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents de maman.

—Ah !

—Mais maman est là !

—

Bébé a mangé toute la confiture de sa tartine.

—Pourquoi n'as-tu pas mangé le pain en même temps ! demande maman.

—Je ne peux pas faire tant de choses que ça à la fois, pleurniche Bébé.

Deux petites filles sortent de la distribution des prix.

Une est chargée de livres, l'autre a les mains vides.

Arrivées à la porte de l'école, celle-ci, se tournant vers sa compagne, lui dit :

—Prête m'en un... pour dans la rue !

—

Bob est en visite chez son grand-père. L'appartement est meublé de vieux chêne, orné de vieilles tapisseries, de vieux tableaux, etc.

Bob, après un rapide inventaire :

—Dis donc, grand-papa, quand tu étais jeune, est-ce que les vieux meubles existaient déjà ?

—

Tony est allé jouer avec de petits compagnons. Dans l'ardeur du jeu il est tombé plusieurs fois et se rendit à la maison couvert de boue.

Sa mère furieuse, lui fait remarquer l'état lamentable de son pantalon neuf.

—Mais, maman, réplique Tony, je t'assure que toutes les fois que je suis tombé, je n'ai pas eu le temps d'ôter mon pantalon.

—

Un ménage de notre connaissance reçoit fréquemment la visite du docteur P..., et en le voyant arriver l'autre jour, l'un des enfants manifeste une joie exagérée.

—Ça te fait bien plaisir de me voir, n'est-ce pas, mon petit ami ? demanda le docteur.

—Oh ! oui, dit le gamin ; quand tu viens dîner il y a un plat de plus.

—

Un petit garçon et sa sœur jouent sur le pas de la porte ; passe un gendarme à cheval.

—Lequel aimerais tu mieux être, toi, gendarme à pied ou à cheval ? demande le petit garçon à sa sœur.

—J'aimerais mieux être gendarme à cheval...

—Pourquoi ?

—Parce que, si il venait des voleurs, je pourrais me sauver plus vite.

Conseils utiles

BAINS TONIQUES. — Un bain très tonique et très rafraîchissant s'obtient comme suit : Jetez dans l'eau plusieurs tranches de citron et laissez séjourner dans le bain, pendant une heure. Ajoutez ensuite une poignée de son. Les sacs de farine, d'avoine, d'iris, de savon coupé, ou de farine d'amande jetés dans un bain ordinaire sont très rafraîchissants.

MACHINES À COUDRE—Si vous cousez beaucoup à la machine, cette dernière doit être huilée toutes les dix heures et le surplus de l'huile soigneusement essuyé. Lorsque la machine n'est pas employée, ayez soin de sortir la courroie de la roue et de lever le pied de biche. Faites marcher la machine également et n'arrêtez ni ne commencez par un mouvement brusque. Rien ne contribue à détériorer une machine comme la casse répétée des aiguilles. Tout ce qui peut donner un choc à la machine doit être soigneusement évité. Si par suite de l'emploi d'une huile de mauvaise qualité la machine devient difficile à manier et s'engraisse, employez du pétrole au lieu d'huile dans la burette, puis essuyez bien celle-ci et huilez alors avec de l'huile de bonne qualité.

TRACES D'ALLUMETTES. — On peut enlever les marques faites par des allumettes en les frottant, premièrement, avec une tranche de citron, ensuite avec du petit blanc et en les lavant enfin au savon et à l'eau.

NETTOYAGE DES PLAFONDS ENFUMÉS.—On enlève la fumée des plafonds peints en les frottant avec un linge imbibé de pétrole ; frottez-les ensuite avec un linge propre pour les sécher.

COUTEAUX ROUILLÉS.—Un procédé reconnu souverain pour enlever la rouille de l'acier, est de frotter l'objet avec un morceau de flanelle saturé de pétrole, laissez séjourner un jour ou deux sans y toucher, puis au bout de ce laps de temps la rouille étant détachée, les couteaux se nettoieront très facilement.

Pour s'assurer que le lait a été adultéré, plongez une aiguille à tricoter en acier, dans le liquide, puis retirez-le. Si le lait adhère à l'aiguille et s'égoutte seulement par le bout, il est pur, mais si au contraire, le lait s'écoule rapidement, on peut être assuré qu'il a été mêlé avec de l'eau.

Nous pouvons recommander un excellent vernis pour les meubles. Prenez une quantité égale de vinaigre, d'huile et d'alcool. Remuez bien le mélange, et appliquez ensuite avec un morceau de toile, de vieille soie ou de chamois. Le résultat s'explique scientifiquement. Le vinaigre nettoie la boiserie et l'alcool coupe l'huile.

PLUMES D'AUTRUCHE BLANCHES.—On nettoie les plumes d'autruche blanches en procédant comme suit : Prenez un morceau de savon blanc et coupez-le en tranches très minces ; versez ensuite sur le savon une certaine quantité d'eau bouillante additionnée d'un peu de soude. Lorsque le savon est fondu et que l'eau est assez refroidie, plongez les plumes dans la solution et égouttez-les en les passant dans la main. Répétez cette opération jusqu'à ce que la savonnée soit trop sale ; faites une autre savonnée et recommencez l'opération. Rincez ensuite les plumes dans de l'eau froide, à laquelle vous avez ajouté préalablement un peu de bleu. Pressez les plumes légèrement entre les mains et secouez-les au-dessus d'un feu doux, jusqu'à ce qu'elles soient sèches. Frisez-les avec le côté non aiguisé d'un couteau d'argent, en prenant la partie que vous voulez friser entre le pouce et le couteau.

—Dis-moi, père, qu'est-ce que ça veut dire : informe ?

—Informe ? ça veut dire... je ne sais pas trop, moi... quelque chose de mal venu, d'horrible, de hideux.

—Alors, ça doit être bien laid, la Justice ?

—Pourquoi celà ?

—Dame ' tu dis toujours, en lisant ton journal : " La justice informe."

***

Le petit René cause avec la petite Lili.

—Quel âge as-tu, toi ? lui demande-t-il ?

—Dix ans.

—Allons donc, les femmes, ça se rajeunit toujours !

Un Dilemne

Supposons, mesdames, que vous ayez une somme d'argent à envoyer par la poste et que cette somme n'est pas très forte. Vous voilà bien perplexe. Car, vous n'osez pas risquer cet argent, quelque minime que soit le chiffre, dans une simple lettre, et cependant, vous trouvez que c'est se donner beaucoup de mal que de courir à un bureau de poste souvent éloigné de sa demeure, pour se procurer un mandat-poste ou faire charger la lettre.

Un bon moyen de trancher ces difficultés, c'est de déposer son argent à la banque—la succusale de la Banque Provinciale chez Carsley est tout indiquée pour cela—et de cette façon, vous serez, mesdames, tout à fait l'aise pour envoyer par la malle telle somme que vous voudrez, sans vous donner le souci de la savoir risquée ou l'ennui de vous déranger et de sortir de votre maison pour faire enregistrer votre envoi. Lorsque vous déposez votre argent à la banque, on vous remet un carnet de billets sur lesquels vous n'avez qu'à écrire le montant que vous désirez envoyer, puis votre signature, et voilà un envoi que vous pouvez risquer dans une enveloppe, sans être à la peine de faire charger votre lettre. Enfin, il n'en coûte rien pour essayer.

Si les hommes nous prêchent tant la douceur, c'est qu'ils trouvent plus facile de nous faire supporter leurs défauts que de les vaincre.

PRINCESSE DE SALM.

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après,

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Nous vendons
La Bibliothèque
ÉLASTIQUE
"Macey"
C'est la meilleure.

Demenagement.

Nous sommes maintenant installés dans nos Nouveaux Entrepôts

COIN STE-CATHERINE et GUY

Les lectrices de ce journal sont cordialement invitées à visiter le magasin le plus spacieux et le mieux éclairé de Montréal.

RENAUD, KING & PATTERSON

Evitez l'encombrement en envoyant immédiatement vos *Fourrures* pour Réparations. . .

VOYEZ L'ASSORTIMENT

DE

FOURRURES

CHEZ

O. NORMANDIN

272-274 rue St-Laurent *MONTREAL*